

Carla, une histoire contemporaine par Ada Tosatti

Elio Pagliarani, un « classique de la jeune poésie italienne »

Dans son autobiographie *Pro-memoria a Liarosa*, Elio Pagliarani (1927-2012) évoque les rapports conflictuels entre ses ancêtres et la famille de Giovanni Pascoli¹, grand poète italien du XIX^e siècle dont l'œuvre se situe entre la tradition et l'orée de la modernité. Au-delà de l'anecdote biographique, Pagliarani pourrait en réalité apparaître comme l'héritier de cette lignée de poésie narrative dont Pascoli avait été l'un des principaux représentants². Cette veine narrative et polyphonique s'exprimera chez Pagliarani notamment dans *La ragazza Carla*, considérée par nombre de critiques non seulement comme son œuvre la plus importante mais aussi comme un des résultats les plus remarquables de la poésie italienne du second après-guerre.

Il est tout sauf aisé de circonscrire le parcours poétique de Elio Pagliarani, arrivé à Milan de sa Romagne natale à dix-huit ans pour y chercher des « mots d'or » qu'il trouvera « en fer »³, et il est encore moins facile de l'enfermer dans des courants ou des catégories pré-établies, tant sa poésie se nourrit d'échos et de tendances différentes — épiques, modernistes, avant-gardistes, néoréalistes — pour tenter de dire les transformations radicales de l'époque contemporaine. Sa constante recherche de nouvelles formes et

langages poétiques lie certainement son nom de façon indissoluble aux aventures de la néo-avant-garde italienne, au « Gruppo 63 », qu'il contribuera à faire naître aux côtés d'Alfredo Giuliani, Nanni Balestrini, Antonio Porta et Edoardo Sanguineti. Néanmoins, parmi ses premiers lecteurs, on trouve également Pier Paolo Pasolini et l'équipe de la revue *Officina*⁴, ainsi que Franco Fortini, Italo Calvino et Elio Vittorini.

Aujourd'hui, comme en témoignent les nombreuses rééditions de ses œuvres⁵ et la vivacité des recherches qui lui sont consacrées⁶, Elio Pagliarani est considéré comme l'un des poètes les plus novateurs de la deuxième moitié du xx^e siècle, « un classique de la récente poésie italienne », comme Umberto Eco le définissait déjà dans les années soixante⁷.

Pour ce qui est de sa fortune en France, la plupart de ses écrits restent en revanche injustement méconnus par les lecteurs français malgré les traductions de certains de ses poèmes parus dans des revues dès les années soixante⁸.

La ragazza Carla, chef d'œuvre contemporain

Par notre traduction de *La ragazza Carla*, nous avons donc voulu rendre à Elio Pagliarani la place qu'il mérite dans le paysage littéraire des œuvres italiennes traduites en langue française. Il s'agit non seulement d'un texte incontournable dans le panorama littéraire italien mais surtout d'un chef d'œuvre au sens de ces classiques que l'on ne se fatigue jamais de relire.

Dès ses premières parutions fragmentaires, le poème *La ragazza Carla* ou « récit en vers », comme on lit dans le sous-titre, écrit entre 1954 et 1957, tend à réunir les deux principales instances du renouvellement littéraire italien des années soixante : le néo-expérimentalisme de Pasolini et la néo-avant-garde,

liée à l'école lombarde de Luciano Anceschi. En 1959, les premiers fragments voient le jour dans le numéro 14 de la revue *Nuova Corrente*, sous le titre « Progetti per la ragazza Carla », alors que le premier numéro de la revue *I verri* accueille une partie du poème, sous le titre « Fondamento del diritto delle genti ». Le poème sera publié dans son intégralité en 1960, dans la revue *Menabò di letteratura*, dirigée par Elio Vittorini et Italo Calvino, pour ensuite être repris, en 1961, dans l'anthologie *INovissimi*, première expression publique de la naissante néo-avant-garde. La version en volume sortira enfin l'année suivante, en 1962, chez Mondadori, sous le titre *La ragazza Carla e altre poesie*.

Texte charnière, *Carla, une jeune fille* incarne le passage, dans le second après-guerre, vers une nouvelle modernité littéraire : sa narration en vers, sous l'enseigne du plurilinguisme et du mélange de registres et de langages, permet non seulement le dépassement de la tradition lyrique, mais aussi de l'impasse du néoréalisme. La prise en compte par Pagliarani de la dimension idéologique du langage et de la nécessité de faire du langage le lieu d'une véritable confrontation avec le réel — puisque la parole, comme l'écrivait Edoardo Sanguineti, est « une idéologie dans la forme du langage »⁹ — le conduit à rechercher une « réinvention des genres littéraires comme nécessaire conséquence de l'élargissement du langage poétique » avec le désir de « transposer dans le langage poétique les contradictions présentes dans le langage de classe, alors que la poésie pré-1945 semblait les ignorer »¹⁰.

C'est néanmoins dans le sillage du cinéma néoréaliste qu'il faut rechercher l'origine du poème. Comme le raconte Pagliarani lui-même¹¹, l'intrigue du poème avait été conçue dès les années 1947-1948, les mêmes années que celles où se déroule le récit, alors qu'il travaillait comme traducteur de l'anglais

pour une société milanaise d'import-export. Il s'agissait d'un feuillet et demi pour un sujet de film qu'il voulait proposer au couple phare du néoréalisme cinématographique, Vittorio De Sica et Cesare Zavattini : l'histoire de Carla, une jeune fille de dix-sept ans issue d'une famille pauvre, élevée dans la banlieue milanaise par une mère veuve plaçant en elle son espoir de rachat social. Seul membre de sa famille à avoir étudié, Carla suit des cours du soir pour devenir dactylo. Elle partage sa maison avec sa mère, sa sœur et son mari, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale paresseux et violent, et trouve, enfin, son premier emploi dans une société d'import-export dans le centre de Milan, à côté du Duomo.

Du septième art dérive également l'une des principales innovations de la composition du poème. Ainsi, la succession des séquences des trois parties qui le composent s'articule sous une forme cinématographique : comme dans un film, grâce à la technique du collage de fragments de narration, de descriptions, de réflexion, de discours direct et indirect, d'éléments textuels insérés tels quels dans le corps du poème, Pagliarani nous conduit d'une scène à une autre sans solution de continuité, il interrompt l'ordre du récit, il accélère ou ralentit le rythme, il approche ou éloigne notre regard des personnages et des décors.

Carla, une jeune fille parmi d'autres

Résumant l'intrigue du poème, le poète lui-même la présente comme une « moderne éducation sentimentale »¹². Et il est vrai que le poème nous montre une jeune femme confrontée à ses premières relations avec l'autre sexe et à la progressive conscience de son pouvoir de séduction.

d'obliger sa fille à s'excuser d'avoir fui les avances de son patron. À peine esquissé, on entrevoit tout un monde de pauvreté et de sacrifices : les petites vieilles qui achètent les pantoufles fabriquées par la veuve Dondi sans avoir l'argent pour les payer, comme cette Madame Emani qui noie sa tristesse dans l'alcool; la trentenaire Maria Pia Zurlini, dont la famille a fait faillite et qui est trop âgée désormais pour trouver un mari; la secrétaire Lidia, qui a été licenciée car elle avait su profiter de ses charmes; la prostituée qui survit, sous les porches près du Duomo, grâce à l'argent que ses gros seins lui rapportent. La seule femme du poème appartenant au monde des riches, de ceux qui exploitent, la femme de Praték, supporte elle aussi en souffrant les tromperies récurrentes de son mari, alors qu'elle est bien plus riche que lui. Il est significatif, dès lors, que Carla et Piero croient que le toponyme Ravizza, nom d'un parc au nord de Milan, est le patronyme d'un homme, alors qu'il s'agit en réalité d'Alessandrina Ravizza (1846-1915), connue pour avoir été une des premières militantes féministes italiennes.

Une ville faite de paroles

Nombre de lecteurs, à commencer par Franco Fortini au moment de la publication du poème dans le *Menabò*¹³, ont souligné la centralité de la ville de Milan dans le poème, véritable personnage à côté de Carla. C'est bien toute une ville que le poète nous donne à entendre, comme dans l'incipit du poème, où le travail sur les signifiants, les assonances et le rythme permet de percevoir la vie affairée, régulière et travailleuse de Milan :

Un ami psychiatre me rapporte le cas d'une jeune employée si peu entraînée aux dimanches citadins que, souvent, le samedi, elle prend des somnifères, dûment dosés, pour dormir jusqu'au lundi. Est-ce que cela a un sens de dédier « Carla, une jeune fille » à cette jeune fille-là ?

I

1

Par-delà le pont du chemin de fer
une rue qui croise l'avenue Ripamonti
il y a la maison de Carla, de sa mère, et d'Angelo et Nerina.

Le pont se tient tranquille et en dessous passent
trains wagons de fret serre-freins et bétail pour l'abattoir
et au-dessus passe le tramway, le trolleybus à côté, les gens qui marchent
les camions de fruits de Romagne.

Ceux qui sont nés près de ces coins-là
jamais ça ne leur viendra à l'esprit
combien c'est utile d'avoir une habitude

Les habitudes se font par la peau
ainsi chacun en a dès qu'il a une peau

Mais il y a ce moment où l'habitude ne tient plus
qui sait ce qui presse dans le circuit

ou crée un contact

ou prend la tangente

alors la bourrasque

périphérique, de terre,
le recouvre et le balaie, le pont, et quelqu'un
peut même en tomber
et les films que Carla ne peut souffrir
un film de Jean Gabin peut dire la vérité
c'est peut-être le sifflet et le brouillard ou le désespéré
crissement de ferraille ou ton cœur surpris, inexpérimenté
le cœur effrayé, par exemple, par deux mains
qui tombent sur ta poitrine

La pudeur seule ne la fait pas avancer
fugitive dans la forêt de ciment
ou la contagion épineuse de la main.

2

Le satyre de la forêt de ciment
rentre chez lui dégoûté
 c'est ça donc
ce que nous avons dans le sang?

 Ou alors c'est les lunettes? Pour l'heure
il est vraiment temps de changer de monture.

3

Si l'on devient grand quand s'allongent
les nuits, et courts sont les jours
 ça y est j'y suis
Carla semble le croire, et elle fait attention à ne pas bouger
car le sommeil de sa mère est si léger sur le canapé à côté
— mais dort-elle vraiment, avec Angelo et Nerina
qui font grincer le vieux lit
 de maman!
et Carla en mesure le rythme à son pouls, alors que sueur
et chair de poule, frissons de froid et bouffées de chaleur
la vident de toutes les humeurs de son corps. Et tous ces
petits cris, ces respirations comme d'animal ou rires étranglés
il en faut
 pour l'amour?

Et Piero sur le pont, et les gens —
tous comme ça ?

Elle s'endort alors qu'elle court dans une nuit
qui ne promet pas d'aube
sur le pont qui ne bouge pas et reste là
et Carla aussi.

4

La mère fait des pantoufles, et maintenant que Nerina a son mari
c'est Carla qui l'aide : elle enfle l'aiguille, découpe le tissu
fait de drôles de dessins, un nœud rouge
au bout, un petit ruban de soie
qui ne vont pas
qui achète les pantoufles chez les Dondi
n'a pas de coquetterie : les vieilles veulent des essayages,
et des pantoufles chaudes, paient le plus tard possible

ça fait deux ans qu'une certaine madame Emani doit payer
ses trois cents liras, et elle pue l'alcool

les jeunes épousées sont bêtes, les jolies choses elles ne les aiment
même pas un peu, en fait elles les regardent avec rage
au fur et à mesure qu'avec le temps elles oublient
d'avoir été des jeunes filles à marier

Ici personne ne nie que l'on puisse
mourir un jour un joli nœud au cou
un châle en soie chatoyant
mais c'est justement ça : si le ruban revient
c'est le signe que la femme voilà est déjà lasse
toute vidée, rendue parasite
étrangère aux fourneaux étrangère à la vie
aux pantalons, qui pendouillent ici et là élimés
en attendant le fer à repasser.

5

Nerina l'a trouvé et s'est mariée,
ils sont montés ensemble si souvent
dans le tramway, que ça semblait naturel (lui
la regardait comme il se doit, sans âpreté
ni enchantement — et il n'y en avait pas
tant)

Elle s'est mariée encore pure
même si elle était allée un peu loin
et le voyage de noces est resté une promesse
pour de meilleures années au loin.

Mais Nerina n'a pas eu beaucoup de chance
Nerina n'a pas fait une bonne affaire :

Table

« Carla, une histoire contemporaine » par Ada Tosatti	7
Carla, une jeune fille	19
Notes	56
La ragazza Carla	59
« Petit récit chronologique » par Elio Pagliarani	97
Note de la traductrice	105